

Rapport de Monsieur Gilles Laporte sur l'ouvrage *Tuer Van Gogh* de Madame Sophie Chérier



Trente-sept ans d'une vie d'errances et de misère, tant familiales que spirituelles, auront suffi à l'artiste né d'un père pasteur néerlandais et d'une mère au foyer pour produire des œuvres qui aujourd'hui pulvérisent tous les records de cotation sur les marchés mondiaux de l'art...

Trente-sept ans de commerce d'œuvres créées par d'autres, de professorat en Angleterre, d'études théologiques, de prédication dans le Borinage chez les mineurs de charbon qu'il a voulu accompagner dans leur voyage au cœur des ténèbres jusqu'à près de mille mètres sous terre...

Trente-sept ans de divagations dans les arcanes de liaisons incertaines et de l'indifférence revendiquée, dans les méandres de l'amour, de la quête de Femme et d'Homme, de l'autre soi capable de progresser avec lui dans la voie étroite du créateur plutôt que dans celle béante du camelot...

Trente-sept années bientôt réduites à une centaine de mois d'un vrai sacerdoce de peintre autrement plus enthousiasmant que celui de l'évangéliste dont son père l'avait chargé !

Une centaine de mois de travail acharné, de paysages et de portraits -son exercice préféré-, de témoignages par la brosse et la couleur du quotidien de ses compagnons de fièvre créatrice, de relations intenses parfois tendues avec Théo, son frère protecteur, l'un des rares humains à croire à son génie.

Une centaine de mois, dont le dernier, d'été 1890, des moissons en Ile-de-France, des orages tournants à l'aplomb du clocher d'Auvers-sur-Oise, des parties de pêche à l'ombre des vernes, et de Lumière irradiée par les blés mûrs, rayonnée par la belle Adeline Ravoux, fille de l'aubergiste son logeur.

Ce dernier mois, quelques jours, deux cent soixante-dix pages d'un roman en forme d'enquête, de récit, de témoignage, d'hommage à un peintre des plus attachants qui soient parce que révélateur de notre monde, ce monde effacé des champs et collines, des arbres et fleurs, des pierres du chemin et horizons tournoyants, ce monde toujours invisible des âmes.

Dernier mois ouvert sur un coup de feu, fermé sur un coup de feu.

Au premier... mort d'un écureuil roux !

Au second... mort d'un peintre roux !

Un mois détaillé au plus fin pinceau de martre par l'auteure Sophie Chérier dont l'œuvre est d'une exploratrice des contrées intimes et secrètes de notre humanité, qu'elle s'aventure dans l'indicible avec *Parle tout bas, si c'est d'amour*, et *Ma Dolto*, ou dans les replis de la bien-pensance bousculée par le cœur et la raison avec *La Vraie couleur de la vanille*.

Tuer Van Gogh

20 mai 1890.

Vincent Van Gogh arrive à Auvers-sur-oise, chevalet, couleurs et brosses en bandoulière. Besoin de changer d'air et de se remettre le mental à l'endroit. Il prendra pension à l'auberge Ravoux. A la demande de son frère Théo, un médecin amateur d'art veillera sur lui, aura soin de sa santé, l'encouragera à travailler. Ce brave homme réussira si bien que, en soixante-dix jours, son protégé à l'oreille coupée peindra... soixante-dix-huit tableaux, dont

des œuvres majeures telles que son *Champ de blé aux corbeaux*, *L'église d'Auvers*, *La Plaine*, *Les Coteaux de Cordeville*, et l'image de son ange gardien : *Portrait du Dr Gachet*.

Début juin.

René Secrétan, fils de potard (ainsi nommait-on le pharmacien autrefois) vient d'assister, fasciné, au spectacle du fameux chasseur de bisons d'Amérique, Buffalo Bill en tournée sur le vieux continent. D'une complexion mentale convulsive, l'adolescent a hérité de cette exhibition la passion des armes à feu, et la farouche obsession d'affronter un « Indien »... l'autre !

Cet autre sera le rouquin étranger nouveau venu au village, à la « voix de savon vert » dont le nom lui écorche les lèvres au point qu'il en fera un « Prussien », sorte de bête à abattre comme l'Etats-unien à Stetson et blouson frangé abattait les bisons... rouquin qu'il surprend un jour en bord d'Oise, à son chevalet, geste suspendu, tout à l'admiration d'un écureuil qui le fixe de ses « deux noisettes dans leurs bogues, duveteuses et rebondies... » Naissance d'une relation essentielle entre l'homme et l'animal, « le monde rentrait un peu dans l'ordre », foudroyée d'un claquement de poudre noire. René, le fils de bonne famille, de belle fortune, fou de délire exotique, le « cow boy » vient de tirer avec la pétoire empruntée au père Ravoux. « La balle avait touché l'animal à la tête. La tête rougit. Le corps décroché tomba sur le talus. Vincent, sidéré, se retourna et rugit : Godverdomme ! »

Malgré l'entremise du frère du « garçon vacher » d'opérette, le brave Gaston Secrétan, apprenti peintre qui a choisi le « Prussien » pour maître et ami, jours et nuits confus vont se succéder pour Vincent à Auvers, du « bleu-gris » au « noir d'ivoire » en passant par les « bistre et bitume », « vert très profond », « arc-en-ciel » ou « cette diable de couleur jaune », et d'affrontements en coups fourrés, en passant par les vexations, les insultes, les menaces, faisant de ce temps d'apaisement espéré un infini et redoutable cauchemar.

Jusqu'à l'altercation finale, à propos d'un portrait de Gaston, au « bleu de Prusse », objet d'une commande-mensonge passée par le cow-boy en échange d'une bourse pleine qui aurait garanti près d'un an de pension chez Ravoux, et « des toiles, des tubes, des feuilles, des plumes, des outils, des livres, des souliers neufs et des salaires pour les modèles. C'était la liberté. »

Vincent croyait le garnement enfin gagné par des sentiments respectueux et respectables.

Portrait terminé. Pour sa livraison, rendez-vous est pris, près d'une grange, dans un champ de blés à moissonner.

La terre s'est habillée d'or.

Vincent déballe le tableau, le présente à son client Secrétan, fils de potard.

René l'effleure d'un méchant regard, ricane, associe ses acolytes aux sarcasmes, lâche : « Tu m'as cru ? » Interloqué, le peintre répond : « Cru quoi ? » La réponse fielleuse tombe : « Que j'étais prêt à payer mille francs pour un torchon plein de taches. » Et d'ajouter, brandissant un couteau ! « Tiens, regarde ce que j'en fais de ton dégueulis. »

Toile fendue à coups de lame, en lambeaux..

Empoignade.

Aboi de la pétoire Ravoux.

Comme l'écureuil roux s'est effondré, le peintre roux s'effondre.

Deux jours plus tard, il rendra couleurs et pinceaux à ce Dieu qu'il avait pensé servir autrefois sous l'habit de pasteur, qu'il a servi toute sa courte vie par son génie de révélateur de la Lumière, après avoir confié aux gendarmes venu enquêter à son chevet : « N'accusez personne d'autre, c'est moi qui me suis suicidé. » Puis à son frère Théo qui l'enjoint de dénoncer l'auteur du coup de feu : « ...le mal ne s'arrête pas quand on lui fait du mal ». Réplique du frère ravagé par la douleur : « Quand alors ? » Réponse du moribond aux doigts tachés de peinture et de sang : « Quand on lui pardonne. » Puis d'ajouter sur le ton du mystère

déjà d'outre-monde « ...tout est bien comme ça, c'est un accident qui ne tombe pas par hasard. » Enfin, dans un dernier souffle « ... tenu dans des bras. Je voudrais mourir ainsi. »

Suicide ou meurtre ?

Vincent sait.

29 juillet 1889

Sa voix s'est éteinte. Et son regard.

Théo lui ferme les yeux.

Une dernière fois, par le pardon comme hier encore par la couleur, le peintre des blés d'or, des visages en miroir et des ciels étoilés, a fait triompher la Lumière sur les ténèbres.

Désormais, tandis que les spéculateurs du monde entier se disputent ses œuvres à coups de lourds maillets d'or, Vincent se repose à Auvers-sur-Oise, au côté de Théo, sous les pierres jumelles couvertes du lierre de l'éternel retour que Jo, veuve du frère ange gardien, fit planter pour eux en 1914.